

DENIS LACHAUD

Ah! Ça ira...

roman

*ACTES SUD*



*à Annie  
à Philippe  
parmi les vivants  
parmi les morts  
à Hans Jürgen  
à André*



## I

Nous vivons enchaînés dans la cave de la maison. Nous percevons l'ombre portée du geôlier que nous nous sommes choisi. Elle glisse, déformée, illisible, le long des armoires à confitures fermées à double tour et disparaît entre les étagères où vieillissent bordeaux et bourgognes que nous ne pouvons boire pour nous consoler, faute d'autorisation, de tire-bouchon.



Les coudes de Saint-Just battent dans ses manches, au rythme de la chanson qu'il fredonne. Le dos de ses poings serrés frotte le satin des poches de son blouson, cherche la douceur. Le jour se lève, il va faire beau. À sa droite, trois hommes patientent, comme lui, en bordure de trottoir, avenue de Versailles. Il a froid aux pieds dans ses tennis, piétine sur place, essaie de ne pas trop bouger. Il ne veut pas déranger ses trois camarades.

L'un d'entre eux tousse.

L'un d'entre eux se racle la gorge.

L'un d'entre eux dit "Plus que deux minutes".

Saint-Just est venu le premier se poster au coin de l'avenue de Versailles et de la rue Claude-Terrasse, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement. Il se tient là, depuis plus de sept minutes, debout et presque immobile, en bord de chaussée, mains dans les poches, face au panneau stop. Il se hisse sur la pointe des pieds en respirant profondément pour ne pas perdre l'équilibre. Il s'aperçoit soudain que ses trois camarades sont en noir. Rien n'a été prévu à ce sujet. Confortable, pratique, c'est tout ce qui a été demandé. Confortable et pratique.

Nous voilà tous les quatre en noir, comme en deuil, oui.

Les voitures défilent. Les voitures ralentissent et, sauf exception, elles ne marquent pas l'arrêt au stop. On va travailler, on circule tôt, on veut être certain de se garer dans la rue, il reste si peu de places hors des parkings à Paris. Aucun automobiliste ne relève la présence de Saint-Just ou de ses trois camarades. Quatre jeunes hommes blancs en noir sur un trottoir qui s'apprêtent à traverser, qui ne traversent pas.

On ne les voit pas.

On n'y prête aucune attention.

Saint-Just s'imagine au volant passant devant quatre hommes et quittant la scène pour une autre vie, celle de cet automobiliste en costume et cravate, par exemple, préparant mentalement sa journée, son premier rendez-vous. Mais déjà l'automobiliste a disparu. Saint-Just tourne la tête et jette un coup d'œil vers les trois autres. Chacun de leurs mouvements dénonce leur nervosité, chacun de leurs regards une certaine solennité. Il les trouve graves, il les trouve beaux. Il les connaît peu, il ignore tout de leur identité et d'ici moins de trente minutes il les quittera pour, selon toute probabilité, ne jamais les revoir.

On a décidé d'être là, ce matin, debout au bord de ce trottoir. On sait pourquoi. On n'a aucun doute mais ce n'est pas facile. Rien n'est facile pendant qu'on attend l'accusé.

Saint-Just espère que tout sera terminé en moins d'une semaine. Son patron ne lui a accordé que cinq jours de congé. En cas de nécessité, il prendra le risque de perdre son travail à l'imprimerie. Mais s'il pouvait l'éviter... Il a un peu mal à l'estomac. Il aurait dû boire du thé au petit-déjeuner, pas du café. Il aurait dû manger quelque chose. Il se demande si,



dans la poche gauche de son blouson, il met d'ores et déjà le doigt sur la gâchette. Il ne veut pas de questions qui tournent dans sa tête. Il ne veut pas d'incertitude, d'agitation. Il ne veut rien au futur.

Le présent des pieds froids.

Les mains dans les poches.

Les trois autres ont, comme lui, les mains dans les poches. Ont-ils déjà placé le doigt sur la gâchette ? Que vont devenir ces trois-là ? Que vont devenir leurs familles ? Non, pas de question. Saint-Just s'est juré de ne pas penser à Chloé, ni à Rosa, leur enfant. Il pose le doigt sur la gâchette.

Température idéale, un peu basse, ça me maintient éveillé. Je suis prêt. Paris s'éveille. Tout se déroule comme prévu.

Soudain, ses pieds se réchauffent. Une digue a lâché quelque part, le sang vient irriguer ses orteils. Alors il pose les talons sur le trottoir de l'avenue de Versailles et ne bouge plus. Il respire lentement. Il inspire pendant sept secondes, garde l'air dans ses poumons, sept secondes, puis souffle entre ses dents. Sept secondes. Vingt et une secondes pour chaque respiration. Son cœur bat raisonnablement, il le vérifie à chaque apnée, car son cœur bat dans ses oreilles. À chaque apnée, il se concentre sur son rythme cardiaque. Il l'encourage à ralentir.

Pas Chloé. Pas Rosa.

Les battements de mon cœur.

Lentement.

Saint-Just attend la Ford Focus blanche. Le jour se lève. Il fait de plus en plus clair. Les petits mouvements de chacun s'épurent. Les quatre hommes ont cessé de se lancer des regards furtifs. Ils sont concentrés.

Chaque matin, l'accusé emprunte l'avenue de Versailles qui mène à ce stop, assis à l'arrière dans sa berline bleu nuit. Un garde du corps le conduit, un deuxième colosse est installé sur le siège passager. Le puissant 4×4 noir des deux derniers gardes du corps suit à quelques mètres. Chaque matin, le convoi apparaît entre 7 h 45 et 7 h 50. Jamais les deux véhicules ne marquent l'arrêt au niveau du panneau stop.

Une Focus blanche approche. Non pas une banale voiture blanche comme il en circule des millions, mais celle que tous les quatre attendent, la Focus blanche conduite par Robespierre, l'ami de Saint-Just, son complice, celui qui l'a recruté voici quatre ans, celui qui a identifié chez lui le besoin d'agir, d'agir vraiment, celui qui l'a nommé, lui a donné ce nom, Saint-Just, ce nom clandestin qui est depuis devenu le sien, au plus profond.

— Préparez-vous.

Saint-Just caresse la gâchette froide de son arme. Il est prêt. Ses trois camarades aussi. La Focus blanche approche encore, immédiatement suivie par la berline bleu nuit de l'accusé et le 4×4 noir. Conformément à ce qui a été planifié, la Focus ralentit au niveau du panneau stop. Saint-Just regarde ses pieds puis la Ford qui roule. Il a le temps d'apercevoir le visage de Robespierre, ses mains gantées sur le volant.

Au moment de dépasser le panneau stop et d'accélérer, Robespierre pile. Il pile au stop. La voiture de l'accusé s'encastre dans la Focus blanche et le 4×4 noir dans la berline bleue. Pendant que la tôle se froisse, Saint-Just sort son arme et dès que le 4×4 fermant la marche s'est immobilisé, il vise le cœur du passager avant de la voiture bleue. Sa cible. Il tire

deux fois puis vise la tête et tire deux fois encore. Dans le même temps, chacun de ses trois camarades neutralise en quatre coups de feu le garde du corps qu'il a pour mission de neutraliser. Chacun sa cible. Seize déflagrations en moins de cinq secondes.

Saint-Just contourne la Focus blanche. Robespierre a déjà abandonné le véhicule pour rejoindre la Golf conduite par Marat qui attend, garé un peu plus loin. Saint-Just déverrouille la porte arrière droite de la berline bleue à l'aide d'une télécommande copiée sur l'originale, grâce à un contact à l'Élysée. L'accusé est là, à genoux entre les sièges, le front posé dans ses mains, sur la moquette. Entendant la porte s'ouvrir, il lève la tête. En un éclair, même si la peur donne une expression singulière à ce visage, Saint-Just reconnaît celui qu'il est venu chercher. Cet homme, agenouillé dans sa berline, la bouche grande ouverte, lèvres et joues tremblantes, la langue rétractée au fond de la gorge, les yeux exorbités, est bien le président de la République française.

— Sortez.

Comme aucun mouvement significatif ne semble se déclencher dans le beige de l'habitacle, Saint-Just attrape l'accusé par un bras et l'extirpe de la voiture. Les trois autres tireurs l'ont rejoint. Les quatre hommes conduisent l'accusé vers la fourgonnette grise garée au coin de la rue Claude-Terrasse, moteur allumé. Au volant, un complice les attend. Ils montent tous.

En moins de trente secondes, les quatre gardes du corps ont été neutralisés, les quatre hommes en noir ont récupéré l'accusé, ils roulent vers le nord, par la voie sur berge.

— Nous sommes Ventôse. Vous êtes en état d'arrestation.

L'accusé respire très vite. Il sait qui sont les hommes qui l'entourent. Il a peur.

— Levez-vous et déshabillez-vous entièrement.

Maladroitement, sans opposer la moindre résistance, alors qu'on l'aide à se maintenir en équilibre, l'accusé desserre sa cravate et déboutonne sa chemise en regardant Saint-Just enfiler des gants chirurgicaux. L'un des trois autres s'agenouille pour ôter les chaussures et les chaussettes de l'accusé qui profite d'un arrêt de la circulation pour se débarrasser de son pantalon, de son tee-shirt et de son slip. Les mains gantées palpent son corps nu en commençant par les pieds, chaque orteil, puis remontent le long des mollets et des cuisses. Parvenu dans le pli de l'aîne droite, son index gauche s'arrête sur un imperceptible renflement. Ses trois camarades saisissent l'accusé et l'allongent sur la banquette. Il ne crie pas, ne résiste pas. À l'aide d'un scalpel et d'une pince qu'il désinfecte, Saint-Just extrait la puce sous-cutanée, puis referme la plaie avec un strap. Il glisse la puce dans la veste de l'accusé avant d'enfourner l'ensemble des habits à l'intérieur d'un sac en plastique noir. Au premier feu, il descend de la fourgonnette le temps de jeter le sac dans une poubelle de rue. Dès qu'il est remonté, la fourgonnette tourne à gauche – on quitte le parcours quotidien du président qu'il n'est plus nécessaire de suivre – et se dirige vers le périphérique, puis le sud, sa véritable direction.

Depuis qu'ils roulent, l'accusé n'a pas émis le moindre son. Saint-Just déballe un jogging neuf et le tend à l'homme nu que plus personne ne maintient

allongé. Celui-ci le saisit et le pose sur son ventre. Après quelques instants, il se redresse et jette le jogging jaune dans un coin poussiéreux de la fourgonnette. Il se parle à voix basse. Saint-Just ramasse le pantalon.

— Enfilez-le, vous risquez de prendre froid.

L'accusé ne l'entend pas. Ses yeux sont fixés sur la nuque du conducteur. Il a posé une main sur sa plaie à l'aine. Ses lèvres remuent en silence. Saint-Just tend l'oreille. L'accusé prie. Oui il prie, car Dieu est de son côté, c'est ce dont il se persuade, comme chaque croyant, jusqu'au plus implacable des salopards.

Pour ma part, je n'ai pas de Dieu avec moi, je suis en guerre contre toi, contre la loi que tu fais régner, contre la police et les juges sur lesquels tu t'appuies pour asseoir ton pouvoir. En guerre totale. Je suis un combattant, un guerrier en temps de guerre. Et tu es mon ennemi.

Il a d'abord été envisagé d'enlever l'accusé un dimanche matin à l'église, pendant la messe, mais l'idée a été rapidement écartée. Il a été jugé capital de ne pas mettre la population en danger, de ne faire aucune victime inutile. Les seuls citoyens sacrifiés seraient les gardes du corps. Il s'avérait capital de ne pas fragiliser l'image du groupe Ventôse en déclenchant, par manque de maîtrise, un massacre. On a alors opté pour le parcours qui le ramène presque chaque matin du domicile de sa maîtresse, au fond du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris, jusqu'à l'Élysée.

L'accusé essaie d'imaginer ce qui l'attend. Il sait que, selon la loi à laquelle obéissent les hommes qui

l'ont enlevé au coin de l'avenue de Versailles et de la rue Claude-Terrasse, à cause de cette fâcheuse habitude prise par son chauffeur de griller le stop, il est coupable et sera condamné; coupable, d'après les termes que ces hommes emploient dans la presse, de se gaver comme un porc en toute quiétude, sûr de son bon droit, en compagnie de tous les amis dont il préserve les intérêts comme les siens propres au détriment du bien commun.

Je me demande si toi et tes amis, vous êtes conscients de vivre en état de guerre. Je me demande si vous comprenez qu'entretenir les conditions qui vous permettent de vous enrichir en toute légalité au détriment de ceux qui produisent les richesses, c'est vivre en état de guerre, c'est faire la guerre au peuple. Je me demande si vous en êtes conscients.

La fourgonnette roule et Saint-Just a envie de fumer une cigarette. Mais il n'en a pas. Il attendra. On finira par le déposer à un feu rouge avant de s'engager sur le périphérique. Saint-Just entrera dans le premier tabac, achètera un paquet et fumera une cigarette en marchant calmement vers le point de rendez-vous suivant, un arrêt de bus.

Chloé boit un café devant la fenêtre. Elle s'accorde quelques minutes de pause avant de parachever le plan sur lequel elle travaille, un projet de petite cité aux bâtiments basse consommation à insérer dans un quartier en friche de Gennevilliers. Son mari est parti à l'aube. Rosa dort encore. Il a dit qu'il serait absent quelques jours, qu'il ne savait pas combien de temps durerait sa mission, il a dit qu'il ne pourrait pas forcément la tenir au courant. Chloé a de plus en plus de mal à accepter son mutisme, elle supporte

pourtant ses soudaines disparitions sans sourciller. Il ne prévient jamais à l'avance. Il s'en excuse toujours, il ne peut pas prévenir à l'avance. En plus de son emploi à l'imprimerie, il travaille, lui a-t-il expliqué, pour l'État français; l'imprimerie n'est qu'une couverture. Chloé ne sait rien des activités de son mari. L'importance stratégique et le caractère sensible de ses activités le contraignent au silence. Il ne peut et ne pourra rien dire. Chloé déteste la situation dans laquelle il la place. Elle déteste chaque minute de cette attente. Sans qu'elle la mesure encore, sa colère a commencé à s'installer.

Saint-Just est debout sur le trottoir. À nouveau. La fourgonnette a disparu. Il fume. Devant ses yeux, les voitures circulent, un chien pisse sur une roue, les passants s'affairent, les fruits et les légumes se vendent et tombent dans les cabas.

La vie.

Saint-Just a tué un homme. Il ne ressent aucun remords, aucun regret. Il le referait. Il inscrit cet aspect de sa mission dans le cadre d'un écart imposé par la nécessité, moment d'exception assumé pour progresser vers la destruction du joug de l'oppressé, détour inévitable hors de l'éthique de vie qui est la sienne, pour engendrer la libération, rendre sa dignité au peuple. Mais depuis que la fourgonnette l'a déposé au bord du trottoir, tout est différent. La porte coulissante s'est ouverte, le soleil hivernal a tapé sur sa tête, rien n'a changé et tout est différent.

Marat et Robespierre ne devraient pas tarder. L'opération entre dans sa deuxième phase. La fourgonnette se garera sur un parking désert à la sortie d'un village de l'Essonne et ses passagers attendront

que les trois membres composant le noyau dur du groupe Ventôse viennent récupérer l'accusé. Alors, le chauffeur nettoiera méticuleusement le véhicule utilitaire loué pour l'enlèvement, puis retournera à sa vie, quelque part en France, comme les trois tireurs en fin de mission. Ils rejoindront leur famille et reprendront, dès le lendemain, leurs activités quotidiennes. Saint-Just, Robespierre et Marat, quant à eux, conduiront l'accusé sur le lieu de sa détention.